



LE

CINÉMA



Possibilités ciné-musicales

Les judicieuses considérations que dans le précédent numéro du *Courrier Musical*, M. Jean Nougès a publiées touchant le « ciné mixte », viennent à l'appui de la doctrine de ceux qui professent que le cinéma n'a pas intérêt à s'isoler systématiquement des autres moyens d'expression artistique.

Je sais que cette théorie n'est pas bien en cour dans certains milieux cinématographiques, où, sous couleur de purisme, on affecte une intransigeance aussi étroite que celle qui est l'apanage de tels musiciens férus de « musique pure ». Dans ces milieux, l'intérêt d'un film se réduit à la seule photo. Le scénario même de la bande ne compte pas, — ou si peu !

Je me rappelle certaines réflexions d'initiés formulées autour de moi, le jour de la présentation de *La Bataille*, au Gaumont-Palace, qui feraient frémir si elles ne faisaient pitié... Devant les pauvres diables qui se prétendent gens du métier, seul trouvait grâce un certain premier plan de Sessue Hayakawa... C'était aussi navrant que certaines aeries d'usage courant dans les entractes des Concerts-Colonne ou Lamoureux.

Aussi bien, le cinéma n'étant pas la chose exclusive des connaissances de cet acabit, pas plus que la musique n'est la chose exclusive du quartier de débiteurs professionnels des auditions dominicales, trouvera-t-on bon que nous passions outre pour examiner ici l'art muet dans ses relations avec les autres formes de l'expression, et particulièrement avec la musique. Il y a là tout un ordre de problèmes qui dépasse considérablement le domaine, pourtant vaste, des adaptations musicales destinées à accompagner la projection des films.

Est-il, par exemple, si déraisonnable de présumer que le cinéma puisse devenir un très actif facteur de développement pour le chant choral ?

Jusqu'à présent ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles que l'on a fait entendre, durant la projection de films, des chœurs appropriés. Or, pour peu que le chant choral fût « dans le sentiment » des images qui vivaient sur l'écran, l'effet était toujours d'une intensité remarquable.

Dès lors, n'apercevez-vous pas des possibilités étrangement séduisantes ?

Le chant choral illustré par le film, ou le film illustré par le chant choral... Peu importe la formule. Ce qui importe, c'est que des genres déshérités par leur sévérité ou leur conventionnalisme, tels que l'oratorio et la cantate, pourraient devoir une reconnaissance à l'illustration vivante du cinéma.

Le documentaire géographique, accompagné de chœurs du terroir : mais ce serait quelque chose de hautement artistique...

Le film historique ou sacré cadrant avec un oratorio de grand style : mais ce serait peut-être une fort belle réalisation esthétique...

Enfin, l'adaptation du chant choral au cinéma pourrait, à mon sens, donner lieu à un véritable renouveau artistique, intéressant à tous les degrés. Les maîtrises les plus illustres et les orgheons les plus modestes y trouveraient leur compte.

A la vérité, le cinéma, qui ne peut se passer de la musique, demeure très loin d'elle. Mais

c'est la faute de la musique beaucoup plus que celle du cinéma...

Le temps est révolu où les littérateurs faisaient la petite bouche devant l'art muet. Ils y viennent. Ils y viennent tous. D'aucuns, qui affectaient à l'égard du film un mépris de caste à caste, sont les premiers à solliciter la mise à l'écran de leurs romans ou s'essaient de leur mieux à mettre debout des scénarii cinématographiques.

Or, si je m'en rapporte aux dires des gens de musique, qu'il m'est advenu d'interroger touchant le cinéma, il s'en faut que les musiciens professent à son endroit la sympathie agissante qui caractérise la presque unanimité des gens de lettres.

Il y a peut-être une raison profonde à cet éloignement : le cinéma est une forme d'expression essentiellement visuelle ; la musique est une forme d'expression essentiellement auditive... Cela peut suffire à expliquer que les compositeurs n'aient point senti très vite les relations fatales qui devaient s'établir entre leur art et la vivante plastique de l'écran.

Et puis... Et puis, la nécessité où le ciné fut, dès le principe, de recourir, pour s'accompagner, à l'adaptation des musiques préexistantes — nécessité qui subsiste encore, impérieuse et générale, — devait forcément susciter chez les compositeurs des répugnances sinon invincibles, du moins assez fortement caractérisées pour les empêcher d'apercevoir les perspectives magnifiques qui, dans un temps donné, s'ouvriraient pour la musique cinématographique.

La musique cinématographique ?... Mais oui, je dis bien : la musique cinématographique, — car il faudra bien qu'elle vole le jour un jour ou l'autre...

Au fond, seuls les chefs d'orchestre de cinéma, en dépit du travail « à la va-vite » qu'ils sont obligés d'accomplir chaque semaine pour rattrapper les films du nouveau spectacle hebdomadaire, sont placés pour se rendre compte de ce qu'est réellement le cinéma en tant qu'inspirateur musical. Et, comme j'avais l'occasion de l'indiquer dans un précédent article, leur erudition et leur virtuosité spéciale leur permettent de trouver presque instantanément dans le fonds musical ancien et moderne le « moment musical » qui cadre avec le « moment cinématographique », ou le morceau qui s'appareille avec telle phase d'une bande.

Mais à ce travail d'érudition pratique, substituez une opération analogue dans laquelle la littérature musicale serait remplacée par une imagination originale de compositeur... Croyez-vous que la tâche ainsi définie soit d'un ordre inférieur à celle du musicien œuvrant sur un libretto d'opéra ou de ballet ?

Moi pas.

Gabriel Bernard.

L'action de la belle musique sur le grand public

Le plus difficile à satisfaire. Est-ce la mobilité constante de l'action projetée sur l'écran qui habitue ce public à ne pas tolérer une seconde d'arrêt, de tranquillité, de calme même, c'est probable, mais si un machiniste tarde à enlever un accessoire sur le plateau, si le rideau

Les spectateurs de cinéma sont gens impa-

tients : c'est certainement, de tous les publics, ne fonctionne pas assez vite, si l'opérateur a mal à partir avec sa bande rebelle, ce sont aussitôt des protestations indignées, sifflets véhéments.

Aussi a-t-on lieu d'être étonné de retrouver ce même auditoire figé dans une attention soutenue, une sorte de muette admiration à l'audition d'un récital de musique classique.

Ce miracle, déjà obtenu l'an passé avec une semaine consacrée à Beethoven, nous l'avons vu se renouveler au Gaumont-Palace le mois dernier, quant M. Victor Gille, admirable interprète de Chopin, exécuta pendant près d'une heure, une série d'œuvres du Maître.

Nous avons vu ces spectateurs rappeler chaleureusement et applaudir le virtuose comme jamais ils n'applaudissent un film ou un intermède chorégraphique ou acrobatique.

Qu'on ne m'objecte pas que l'artiste attire ses admirateurs, que ces semaines-là sont des semaines d'exception où une nouvelle clientèle se substitue à l'ancienne. Non, si, en étant généreux, l'on peut évaluer à un millier le nombre de personnes venues pour le seul récital (n'oublions pas non plus qu'aucune publicité quotidienne n'est faite autour de ces manifestations d'art) les six mille autres spectateurs qui garnissent balcons, fauteuils et amphithéâtre, sont venus pour le Cinéma, tout simplement... et ce ne sont pas les moins enthousiastes, je vous l'assure.

Seulement ce public aime, veut, exige la fiction, la mise en scène auxquelles l'écran l'a depuis longtemps habitué. Si l'artiste, le virtuose, lui apparaît dans sa tenue habituelle de concert, l'accueil qu'il trouve auprès de lui se distrait, froid, quelquefois même hostile ; on se sent prêt à le considérer comme un intrus qui vient accaparer quelques minutes de son programme ; mais si un film apprend aux spectateurs quels furent la vie et les déboires de Beethoven, ces derniers se montrent ravis de voir le Maître s'animer et sortir du cadre de l'image, de l'entendre jouer « réellement », de contempler les formes qui se meuvent, rythmiques et discrètes, sous le rayon argenté du *Clair de Lune*, sous les sanglantes lueurs de la *Sonate Pathétique* ; ce public se montre satisfait de contempler Chopin « dans ses meubles », entouré de ses intimes, de ses charmantes admiratrices aux crinolines surannées, d'applaudir sur la fameuse valse un blanc essaim de danseuses, les Taglioni de l'époque.

Certains penseront avec juste raison que la musique de Beethoven, de Chopin, doit se suffire à elle-même. Je n'apprecie pas... je constate. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le public, par un admirable instinct, rétablit de lui-même l'équilibre, et ce n'est point à la mise en scène, mais bien au génie du musicien, à celui qui l'interprète, que va le succès.

Jean Nougès.

CINÉ-NOUVELLES

— Un ingénieur français, M. Keller-Dorian, a fait, au Touring-Club de France, une démonstration d'un procédé personnel de cinéma en couleurs que les rares témoins ont déclaré digne de tout éloge. Souhaitons de voir bientôt les grandes maisons d'édition s'intéresser à ce nouveau brevet qui, paraît-il, laisse loin derrière lui tous ses devanciers.